

## Où est-il passé ?

CHARLES MELMAN

Le titre que j'ai donné, il y a longtemps, à ma communication n'a strictement aucun rapport avec le fait que je n'aie pas pu assister à ces journées, ce que je regrette beaucoup, parce que je dois dire que j'ai beaucoup apprécié la présentation et le travail de Bernard et de Marc, et pas seulement en tant qu'il est animé par le souci de mettre en place, d'imaginer ces structures qui seraient actives, avec cette évolution culturelle que, avec bien d'autres, j'essaie de repérer et de situer mais qui semble effectivement surprenante et marquante.

Si j'ai pu, en privé, faire une rapide remarque sur ces travaux très judicieusement publiés dans le Bulletin – et j'espère que ma tentative de parler ce soir ne fera que relancer et activer ce travail – si j'ai pu faire une remarque, exprimer un regret, c'était que ces travaux ne rendaient pas compte de ce qui était chaque fois la nécessité pour Lacan de répondre à un certain nombre de phénomènes, de questions qui se posent à chacun d'entre nous. Lui-même, je dirais, n'hésitait pas à faire usage de ses connaissances ou de ses explorations, de ses acquisitions mathématiques puisque, je l'ai déjà raconté, il m'est arrivé alors qu'il devait déjà avoir 75 ans de l'accompagner un soir. Il sortait de son bureau avec un petit cahier d'écolier sous le bras, il me demandait de l'amener, où ça ? Ce n'était pas chez Lipp, ce soir-là, c'était chez son professeur de mathématiques. Qu'est-ce qui l'amenait là, qu'est-ce qui le poussait là, si ce n'est justement la tentative de donner à ce que nous pratiquons dans notre champ un statut qui ne soit pas seulement lié à la caractérologie de tel ou tel psychanalyste, à ses engagements, à sa névrose ou à sa psychose propres, mais qui soit enfin logiquement et mathématiquement fondé. Il était persuadé, qu'à essayer de répondre aux questions qui sont les nôtres, il pouvait dégager des structures mathématiques dont toute la question pourrait être, y compris pour lui, de savoir si elles fonctionnaient là comme métaphores ou bien si elles étaient le tissu même qui organisait notre fonctionnement psychique.

La première question à laquelle, me semble-t-il, il ait voulu répondre et qu'on a bien entendue grâce à Marc et à Bernard est la suivante : c'est que le processus

isolé par Freud comme refoulement n'est nullement lié à un effet de coupure dans la chaîne signifiante, il est lié au fait que dans le jeu même de la langue il y a ces processus, entre autres ceux de la métaphore et de la métonymie, qui font qu'il y a sans cesse du signifiant qui tombe. L'expérience, aussi bien de la psychose que des névroses, montre que ce signifiant ne va pas n'importe où. On peut distinguer celui qui va se trouver occuper un champ étranger de celui que l'on voit à l'œuvre dans la névrose, qui reste dans le même espace mais simplement sur l'autre bord, ce qui explique également son retour inévitable. Et plus je refoule plus ça revient forcément, ça finit par contaminer tous les signifiants.

En cette occurrence donc, la bande de Möbius occupe une place centrale et représente le support du fonctionnement propre au signifiant indépendamment de toute considération culturelle, religieuse, ou parentale, ou ce que l'on voudra. Le fonctionnement propre du signifiant fait qu'il y a du signifiant qui tombe et qui, de revenir de ce lieu qui reste pour moi énigmatique – puisque le jeu des signifiants est de renvoyer à cet espace énigmatique qui supporte mon désir – le fait que du signifiant en revienne, ce sera donc du signifiant qui vient, dans la chaîne que j'articule, quelle que soit la façon dont je pourrais m'en défendre, porter avec lui les éléments du désir que, par lui-même, le signifiant entretient. La question qui surgit aussitôt est celle de l'isolement ou pas de l'instance qui se trouve en quelque sorte garante du processus. Pourquoi ? Marc et Bernard ont été là-dessus particulièrement explicites en évoquant le théorème de Brouwer : si le jeu du signifiant consiste en une application permanente des signifiants sur eux-mêmes, d'un renvoi permanent des signifiants à eux-mêmes, il en est *au moins un* qui ne doit pas s'appliquer à un autre signifiant mais à lui-même, et il n'y en a qu'un, qui brusquement devient le signifiant, exception dans cet ensemble, le signifiant qui, du même coup, n'a aucun sens puisque les autres signifiants ne trouvent leur sens qu'à renvoyer chacun à un autre signifiant. En voilà un auquel les autres signifiants ne peuvent pas renvoyer puisqu'il est hors sens et nous voyons de quelle manière cette procédure, cette mise en place chez Lacan est susceptible de refaire surgir à nos yeux la façon dont un point d'exception, dont *au moins un* va ainsi s'isoler de l'ensemble et venir fonctionner pour eux comme étant, du fait de la topologie qui lui est propre – il fait exception par rapport aux autres signifiants du fait d'être situé en dehors – investi de ce sens d'être celui qui entretient, dont la quête physiologiquement impossible entretient le désir et donc se trouver imaginairement repéré, distingué, salué, comme phallus.

C'est pourquoi j'ai pu dire que, en dehors de toute recherche de support physique au phallus, tel que le réalise ce point d'exception, la ligne d'interpénétration, c'est-à-dire ce qui donne sens sexuel à ce qui passe dans les dessous – ce qui n'est pas obligatoire – cette ligne d'interpénétration est déjà par elle-même le phallus. Du point de vue topologique, il est un repérage d'un type de singularité où ce point d'exception s'isole comme faisant trou, c'est-à-dire que l'ensemble des signifiants est séparé de lui par un gap, et puis cette autre singularité, où justement

là – et ce point a été très bien repéré et souligné dans ces exposés – cet autre point ne fait pas trou, autrement dit fait partie du bord.

Le signifiant, c'est une question que vous soulevez dans votre exposé, le signifiant est-il en dehors ou bien est-il assimilable au bord de l'ensemble ? On peut, avec ces deux singularités isolées, me semble-t-il, concevoir les deux. Et non seulement Lacan évoque effectivement la possibilité, dans la cure, de cette évocation d'un double phallus, ce qui fait beaucoup évidemment mais, prenons, apprécions aussitôt les quelques conséquences de cette affaire. Le phallus, ce point d'exception, il est bien évident, qu'il n'est pas pris sur le bord de l'ensemble des signifiants, mais qu'il est situé en dehors, c'est-à-dire qu'il est lui-même déjà dans un lieu Autre. La preuve, c'est que bien sûr le Un, je n'ai pas voulu épiloguer, va fonctionner comme faisant Un, c'est-à-dire comme donnant un sens à tous les signifiants... Lacan dira que les mots n'ont pas de signification propre, ou quelque chose comme ça. Il y a chez Aristote cette formulation sensationnelle dans *La Poétique* : La métaphore indique toujours la même chose, elle indique le semblable. Si je peux faire des métaphores, cela indique qu'il y a du semblable. C'est génial. Les métaphores, ça parle, je pousse évidemment plus qu'il n'a dit, mais chacun peut entendre comment les métaphores parlent de la même chose.

Alors, si le signifiant est bien ce point, cet élément d'exception et s'il fait trou par rapport à l'ensemble des signifiants, on voit comment sa place est bien dans l'Autre, c'est-à-dire ce que nous savons, à la place des femmes, c'est bien là qu'il est. Nous le répétons, nous le disons, nous le savons au point de savoir si Dieu est une femme, ou si le phallus il faut le mettre au féminin, ce qui simplifierait beaucoup de choses : « la phallus », on serait tranquille ! Pour alimenter la guerre des sexes, ce serait un petit peu plus compliqué. « Bonjour Madame la... » Hein ? C'est bien comme ça, après tout, qu'on les honore tout de même, ou qu'on les déshonore. Mais c'est bien parce que, justement, c'est de ce côté-là... qu'il est.

En revanche... je prends un autre exemple : il est certain qu'avec la religion, le phallus ne fait pas trou. Ce lien que nous venons nouer grâce à la religion avec ce point d'exception va avoir cette conséquence fabuleuse qu'il va nous falloir inventer du trou, autrement dit faire du sacrifice. Et pour être certain que du même coup on n'a pas porté atteinte, porté préjudice à cette instance fondamentale, sacrifier quoi ? Évidemment, pour chacun, le phallus lui-même. C'est ce qu'on appelle la castration. Remarquez quand même ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce que Lacan avance – et combien ça vient répondre aux impasses de Freud qui était resté là-dessus complètement coincé – c'est que le phallus par lui-même fait trou, vous n'avez pas besoin là de sacrifice pour le préserver. Il suffit que dans la communauté il y en ait quelques-uns qui se dévouent – en général on les appelle des prêtres – qui par leur sacrifice donnent ce sens à l'instance considérée, pour que ça marche. Mais dans la mesure où nous sommes fondamentalement obsessionnels, alors nous avons besoin évidemment de cette proximité tuante pour ce point d'exception, annihilante pour lui. Vous voyez bien là comment la culpabilité de tous ces patients qui passent leur temps à regarder derrière eux

pour savoir quel cadavre ils ont laissé derrière eux, etc., comment la culpabilité massive et la nécessité donc d'installer au centre de son fonctionnement un trou qui peut évidemment prendre des dimensions complètement oblitérantes pour ce qui subsiste de vie et ce qui subsiste de chair, quitte à faire comme le célèbre Homme aux rats, voir au loin la dame, n'est-ce pas, à qui il s'agit de rendre hommage, qu'il s'agit de vénérer, etc. Ceci simplement pour vous signaler, s'il le faut, combien dans cette mise en place qu'opère Lacan, c'est de nous qu'il s'agit, de nos problèmes personnels, problèmes de notre travail auxquels il essaie de donner, avec plus ou moins de réussite, cette formulation logique et topologique qui est presque trop belle. Je dois dire que c'est presque trop beau.

Alors, opposition majeure entre phallus, attention : qui ne coupe rien – je voudrais que là-dessus vous me disiez si je m'égare ou si vous me confirmez – et puis ce qui est la section qui opère de l'objet *a* par un jeu qui est celui propre au signifiant et à la répétition du signifiant, ce que perd le signifiant dès lors que, justement, l'un s'applique à l'autre, ce qui se trouve dès lors entre eux perdu, à partir de la volonté d'une saisie de l'objet et de la découpe que ce signifiant, que cette répétition du signifiant suffit à opérer. Pourquoi cet objet *a* trouve-t-il sa dignité, comme vous l'avez rappelé, d'emporter avec lui le trou ? Mais c'est parce qu'il n'a pas obligatoirement un sens phallique, un sens propre à soutenir la jouissance sexuelle. C'est un point que j'avais déjà soulevé, que j'avais déjà fait remarquer. Il ne suffit pas qu'il y ait du signifiant qui passe dans les dessous pour qu'il revienne chargé de sens sexuel. Donc, en cette occurrence, n'est-ce pas, l'opportunité qu'il porte avec lui le fait que cet objet, non seulement je ne sais pas ce qu'il est, mais je ne peux pas non plus le voir. Il faudrait à ce propos peut-être retenir en quoi la non spécularité de l'objet fait que justement il n'est pas du champ de la représentation qui se définit, elle, avec cette polarité spécifique de la spécularité. Et comme Lacan aussi le fait remarquer, la meilleure représentation que l'on peut avoir de l'objet *a*, c'est la boule, c'est la sphère en tant que, si elle n'est pas marquée, effectivement elle n'est pas spécularisable.

Alors, est-ce que ce côté inaccessible de l'objet tient au problème de sa représentation imaginaire, ou est-ce qu'il tient à ce fait que le jeu des signifiants ne permet en aucun cas, par lui-même, d'absorber, de rejoindre ce point d'exception, puisque justement aucun des signifiants n'est supposé pouvoir s'appliquer à lui, il y a donc bien là un trou et si cet objet est susceptible d'entretenir mon désir, il ne viendra pas pour autant le boucher, le colmater ?

Vous voyez à ce propos la distinction, l'erreur mentale qui continue de nous habiter, dans la mesure où assurément nous sommes dans une organisation de type pervers, qui fait de l'objet phallique l'objet cause du désir. La perversion, et aussi bien l'homosexualité, n'est rien d'autre évidemment que le fait de prendre le phallus, voire Dieu, voire l'amour pour Dieu, le désir de Dieu comme étant l'objet cause du désir. Vous voyez l'effort que fait à ce propos Lacan pour faire la distinction entre cette instance gardienne du caractère sexuel du désir et puis l'objet cause du désir qui est celui du fantasme. Évidemment, vous me direz

pourquoi dans mon fantasme à la place de l'objet *a* ne serait-ce pas le phallus ? Oui, bien sûr, il s'en faut de très peu. Peut-être justement suffit-il pour ça que ce point d'exception soit pris sur le bord. Et que, dès lors, ce ne soit plus que ma prudence, ma réticence, mon effroi, que finalement mon désir ça ne soit ça. Il faut que je me défende contre mon homosexualité, que je m'en défende, ou que je ne m'en défende pas d'ailleurs. Vous voyez, je crois, le caractère apparemment abstrait de ce qui est là développé par Lacan. À la limite, si nous n'étions pas tous plus ou moins manchots et boiteux, en tout cas plus que Lacan, c'est ce qui, plus ou moins spontanément, devrait nous venir.

J'aimerais beaucoup qu'un jour nous fassions des journées sur cette bivalence dans laquelle a fonctionné notre culture. Lacan conseillait de relire Balzac. Il disait qu'on lit Balzac trop jeune. Il avait bien raison. Relire Balzac, c'est-à-dire justement cette période fabuleuse où l'on voit de cette façon si admirable le conflit entre ces deux valeurs : le phallus, gardien de l'honneur et de la dignité, et puis l'objet *a*, les affaires, la banque, l'accumulation, le business. Je trouverais très sympathique si, un jour, on revenait sur ce qui a fonctionné jusqu'ici comme bivalence de notre culture, avec un équilibre incertain, dans les conseils d'administration en général, il y a toujours des fils de noble famille, ça leur vaut des jetons de présence.

Alors, ce que j'ai essayé de faire remarquer dans mon bouquin, en me tenant bien à l'écart de ce que, justement, j'espérais pour la suite, et dans laquelle vous êtes si bien entrés – je vous en remercie – le problème de cette mutation qui fait que, à mon sens, nous voyons cette instance phallique sous nos yeux, nous la voyons perdre de son intérêt, perdre de sa présence comme si, justement, nous avions affaire maintenant à ce qui bien sûr reste une structure organisée par une interpénétration, mais où le trou n'est plus qu'occasionnel, n'est plus structural mais simplement occasionnel et attend, je dirais, son comblement, d'une façon d'autant plus impérieuse que ce qui, dans un tel processus, est le seul moyen de mesure de la satisfaction ce n'est plus la référence phallique, c'est-à-dire l'opportunité de franchir une limite, en sachant que ce franchissement n'ira pas à son terme – c'est bien ce qui organise la jouissance sexuelle – mais où maintenant la seule mesure de la jouissance c'est l'organisme. C'est ce que l'organisme en supporte ; savoir s'il est content ou s'il n'est pas content. Savoir s'il a l'impression d'être allé jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la défonce, ou bien s'il est resté en retrait.

En tout cas, le poids porté maintenant pour évaluer la qualité de la satisfaction, non plus à la participation phallique, c'est-à-dire l'intervention de ce tiers donnant sa bénédiction à la jouissance sexuelle, mais le contentement de l'organisme. De la sorte – c'est quelque chose que j'ai eu l'occasion de faire remarquer à des journées récentes concernant l'enfant problème – l'évaluation dans laquelle on nous fait rentrer, n'a rien à voir avec ce qui fonctionnait pour nous jusqu'ici comme système d'appréciation et qui était l'estimation. *L'estimation* n'a rien à voir avec *l'évaluation*. L'estimation, c'est l'estimation d'un comportement en tant qu'elle ne peut être faite qu'en terme qualitatif et qu'au départ, il est dans les prémisses que ce comportement restera toujours à distance, marqué par un trou

vis-à-vis de la réalisation accomplie. Mais ce qui sera noté dans cette estimation, ce seront bien sûr les efforts faits pour y parvenir. Dans l'évaluation, il s'agit simplement de noter la distance qui vous a séparés, ou pas, de l'accomplissement de l'objectif. Et la manière dont cette évaluation est elle-même un moyen d'éliminer la référence à cette instance phallique, en tant qu'elle est l'agent foncier de toutes les estimations y compris morales, je dirais, primordialement morales, bien sûr, puisqu'au fond l'immoralité consiste précisément à marquer son mépris pour ladite instance. Personne ne dira qu'Œdipe était un être immoral. Il n'a fait au contraire, et c'est bien tout le problème du drame d'Œdipe, que rendre intégralement hommage à cette instance. Autrement dit, de quelle façon elle commande d'aller jusqu'au bout alors même qu'elle l'interdit !

Sur ce que pourraient être les raisons de ce nouveau panorama, et je terminerai en en donnant un exemple, un exemple clinique dont, peut-être, je me suis déjà servi, mais qui peut-être vous paraîtra utile : qu'est ce qui fait que nous avons basculé dans ce genre de situation ? Pour ma part je tiens, j'avance que c'est lié tout simplement au fait qu'aujourd'hui ce qui pour nous est déterminant n'est plus justement ce jeu du signifiant, ce rapport d'un signifiant à un autre signifiant, la valeur du verbe. Si je voulais être moderne ici, enfin très contemporain, je ne parlerais pas du tout comme je le fais. Il ne faut pas parler comme je le fais. D'ailleurs, avec une espèce de... hein ? De la voix, même si je suis enrôlé, de l'autorité, non, ça c'est... Non il faut parler comme ça : (à voix très basse et hésitante : « a, be, heu, oui ! ») Et là, vous intéressez tout de suite, on se dit vraiment : qu'est-ce qu'il est bien ! L'appui pris justement sur cette référence qui, en dernier ressort, est celle du verbe, cet appui-là est ringard, c'est réac. J'essayais, je faisais un effort. Il y a encore de vieilles habitudes.

Alors la science met en place un réel qui n'est plus du tout organisé par une quelconque limite. Le postulat de la science est, bien entendu, que tout ce qui est du réel est, on ne dira plus rationnel, mais scientifiquement soluble. Voilà ! Et donc, évidemment, il n'est pas évitable que ce nouveau référent ait des conséquences. Vous me direz, oui mais... Lacan raconte que c'est justement avec la mise en place de Descartes, du discours de la science que le sujet de l'inconscient, etc. Oui ! Seulement cette science, celle à laquelle nous avons affaire, a franchi – j'attire souvent l'attention là-dessus, parce que je me demande comment il se peut que je sois l'exception pour le faire – elle a franchi une limite essentielle qui est celle justement du caractère sacré de la fécondation et de la reproduction. Elle a franchi cette limite qui est la limite que j'évoquais tout à l'heure, celle qui fait trou. Et je crois que ça n'est pas possible, ça ne peut exister sans avoir des conséquences comme celles que nous observons.

Pour terminer sur une note qui là encore relève de ce qui nous importe – car je ne crois pas qu'à aucun moment de ces abstractions que nous avons vues ici, nous ne nous en soyons éloignés – eh bien, je réévoquerais ce qui est aujourd'hui cette surprenante fréquence chez les jeunes filles de l'anorexie boulimie. Anorexie boulimie ! D'où est-ce que ça vient, c'est vrai, cette pandémie ? Ce n'est pas la

grippe aviaire, d'où cela vient-il, d'où cela sort-il ? En écoutant ces jeunes filles, lorsqu'elles viennent sur le divan et qu'elles y restent un peu, parce que vous vous heurtez tout de suite à ce problème, c'est que le transfert est souvent incertain, aléatoire, fragile, quand il existe. Autrement dit la question est d'emblée posée de savoir si, pour elles, existe un lieu tiers qui soit dépositaire d'un savoir. Vous vous apercevez très vite que, effectivement, leur organisation répond aux exigences modernes de la réussite, c'est-à-dire comment accomplir les diverses satisfactions qui sont attendues du sujet, comment les accomplir parfaitement, avec une pleine réussite. Comment par exemple être une femme accomplie ? Comment par exemple être, dans le fonctionnement social, une représentante émérite, accomplie, dont la réussite est parfaite. Comment faire tout ça ? En essayant simplement de répondre – c'est pourquoi d'une certaine manière cela a pris la place de l'hystérie – aux exigences sociales, c'est-à-dire en opérant avec une forclusion du phallus. Vous me direz que c'est psychotique. Non ! Bien que parfois on se demande. Ça en a l'air parfois. Eh bien non ! Et c'est là justement que la surface de Boy, très légitimement révoquée ici, la surface de Boy montre qu'une interpénétration est parfaitement possible et même triple, mais sans aucun trou.

Vous voyez, grâce à la surface de Boy, nous sommes tous des... Non, ils ne veulent pas, nous sommes tous des boys. Voilà ! Vous voyez que c'est épatant. Vous savez que Boy – vous le rappelez très bien l'un et l'autre – Hilbert lui avait demandé de démontrer qu'il ne pouvait y avoir qu'une singularité forte pour rendre compte de l'interpénétration. Et Boy s'est montré comme il faut, il a montré à son patron qu'il se gourait complètement. C'est ça le progrès, c'est comme ça qu'on avance, c'est montrer que le patron se trompe. Alors si on avançait comme ça vis-à-vis de Lacan, mais en avançant, ce serait intéressant.

Dans l'anorexie boulimie, il y a, disons, cette mise entre parenthèses du phallus – on ne pourra pas, là, se servir du terme de forclusion – du phallus traité au titre d'objet comme les autres. On en prend ou on n'en prend pas, on peut en prendre ou on peut ne pas en prendre, ça n'a pas une importance majeure. En revanche, pour se constituer comme une femme, il n'y a que la relation duelle à l'image maternelle, avec toutes les complications de la relation duelle, non seulement parce que dans ce cas, elle suppose un objet oral qui va circuler entre elles deux de façon... quasiment comme une masturbation réciproque, mais aussi le fait que, arrivé à la complétude, il faut aussitôt revenir à la décomplétion avec, bien entendu, ce à quoi nous sommes tous sensibles, c'est-à-dire le fait que la sauvegarde de la vie ne tient dans cette opération aucune place. Ça n'a pas de valeur, ce n'est pas un paramètre pris en compte, ce qui, je crois, témoigne bien de cette tentative, d'accéder à la réussite de la féminité par un chemin qui est évidemment désespéré. Et lorsque Lacan a cette formule : « c'est l'appétit du rien », j'essaie de lui donner, d'y ajouter quelque chose, ne serait-ce que pour notre pratique, parce que qu'est-ce que vous lui dites à cette jeune fille ? Vous avez quand même envie qu'elle rejoigne une communauté où vous pouvez supposer que sa participation est attendue. J'aimerais, si nous devons un jour faire des journées sur cette

question, j'aimerais beaucoup savoir ce que vous-mêmes avez comme conduite vis-à-vis de ces jeunes personnes, y compris dans le fait que le déroulement des séances prendra volontiers ce caractère particulier de faire alterner des propos compacts et justes, trop justes – vous avez vraiment l'impression que ce qui est dit là épouse parfaitement aussi bien l'objet en question que le sens en question – voilà, ce sont des propos indiscutables. Et vous avez le sentiment que la portée métaphorique et métonymique est fragile, absente, vous ne vous attendez pas à entendre des lapsus ou des choses comme ça. Alors donc, des séances qui alternent entre ces scansionnements lourdes, denses, pesantes, sorties du frigo, et puis après, ceci étant dit, eh bien voilà il n'y a plus rien. Voilà, j'ai dit ce que j'avais à dire. Et merci pour votre attention.

---